Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 25 (1934)

Artikel: A propos l'enseignement du dessin à l'école primaire
Autor: Beyeler, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-112165

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A propos de l'enseignement du dessin à l'école primaire.

Il n'y a pas encore bien longtemps — c'était avant la guerre — nous constations tous les jours qu'un grand nombre de jeunes gens, après avoir reçu l'instruction exclusivement intellectuelle que donne l'enseignement secondaire, ne désiraient que se vouer au commerce, ou trouver dans un bureau une situation exempte d'efforts et de soucis. Il en résultait que l'artisanat ne se recrutait que dans les classes ayant reçu une instruction incomplète, insuffisante souvent pour faire un bon ouvrier, et, plus encore, un bon patron.

L'introduction d'une loi sur les apprentissages, la création de classes post-scolaires et de préapprentissage, le bon sens d'un grand nombre de chefs d'industrie avaient remédié dans une certaine mesure à cette insuffisance de culture.

Les jeunes gens, garçons et filles, arrivaient ainsi à entrer facilement en apprentissage et à compléter leur instruction générale.

Dans ce siècle de machinisme et d'industrialisation à outrance, la tragique épopée 1914-1918 est encore venue compliquer toutes les conditions professionnelles et économiques, les bouleverser même.

La grande crise, en fermant les frontières, a aussi fermé un grand nombre de fabriques et de bureaux, d'où un chômage forcé pour nos jeunes gens, autant ceux qui étaient bien préparés à entrer dans la lutte pour le pain quotidien que ceux qui l'étaient moins. Même quelques écoles professionnelles se sont vues obligées de restreindre le nombre de leurs élèves, pour éviter de jeter sur le pavé des gens qui ne sauraient alors plus de quel côté se tourner pour gagner leur existence.

Dès lors nous assistons tous les jours à de pénibles discussions avec des parents d'élèves à la fin de leur scolarité primaire ou secondaire, qui vous posent tous la même question : « Que faut-il faire de mon fils, de ma fille, quel parti prendre pour accomplir notre devoir de parents et mettre nos enfants en situation de gagner leur vie ? »

Les plaintes se multiplient partout, personne n'arrive à la situation qu'il désire. Les places convoitées dans les professions libérales, dans les bureaux, le commerce, les administrations sont en nombre insuffisant pour la masse des postulants. Dans les professions manuelles, les gains sont souvent minimes, le travail trop pénible, et pourtant c'est là qu'il y a encore le plus d'espoir pour nos jeunes gens ; car dans bien des métiers on manque de bras, et surtout les ouvriers *qualifiés* font défaut.

Or, comme maître de dessin, nous entendons de la part des parents cette demande : « Mon enfant a du goût pour le dessin ; vers quel métier nous conseillez-vous de le diriger ? » Il est très délicat de répondre, parce que la question comporte de multiples solutions, et il faut tenir compte aussi bien des facultés physiques et intellectuelles de l'enfant que de ses goûts.

Du côté patronal, d'autres questions reviennent très souvent : « On me propose tel garçon, ou telle jeune fille, comme apprenti, comme apprentie ; quelles sont ses aptitudes au travail de l'école ? est-il qualifié en dessin ? a-t-il du goût ? »

Cette persistance à constater, chez les uns, que tel enfant aime à dessiner et, d'autre part, à demander si le candidat apprenti a du goût pour le dessin, prouve tout l'intérêt qu'éveille cette branche de l'enseignement. Tout ce qui se rapporte au dessin, au goût, autrefois si négligés même par les intéressés, a donc acquis une nouvelle importance. Mais nos programmes scolaires les ont-ils mis à leur véritable plan ?

En notre siècle bouleversé, les esprits cultivés ne peuvent que regretter l'ignorance, la perversion même, sans cesse croissantes, du public en matière d'art. La beauté se voit délaissée au profit de la vulgarité et de la laideur ; celle-ci envahit tout, affichant dans tous les domaines son manque d'idéal, de poésie, de pureté et de noblesse.

De la jeunesse d'aujourd'hui, très différente de celle des générations précédentes, le moins qu'on puisse dire est qu'elle souffre surtout d'impatience. D'autre part, l'organisation

industrielle et politique se transforme chaque jour. Produire vite, gagner beaucoup, jouir davantage semblent être les buts les plus précis de l'époque.

Il faut suivre de très près les mouvements de cette foule inquiète, avide d'émotions fortes et inédites, et nous apprêter à faire face à tous les besoins de demain.

Il y aura toujours des forts et des faibles, des êtres intelligents et d'autres qui ne le sont pas ; mais l'injustice qui vient dire à l'un dès son berceau : Toi tu seras de l'élite, et à l'autre : Toi tu n'en seras pas, ne devons-nous pas chercher par tous les moyens à la faire disparaître ? Et l'école primaire, qui doit préparer les futurs citoyens, leur inculquer, outre les éléments généraux d'instruction, des qualités d'ordre, de patience, de volonté, les pédagogues qui ont la responsabilité de cette organisation, ne devront-ils pas se souvenir que l'école de tous n'est pas la première marche de l'école professionnelle, mais le hall sur lequel bien des portes peuvent s'ouvrir, que son organisation doit être circulaire, et non spécialisée ?

Cette responsabilité et les préoccupations qui en découlent nous amènent tout naturellement à revoir ce qui a été fait et à répéter ce que d'autres ont déjà éloquemment exposé en de nombreux ouvrages, et surtout dans nos congrès mondiaux, concernant l'enseignement du dessin à l'école primaire.

Le dessin est la manifestation humaine la plus ancienne ayant pour but d'extérioriser la pensée. Depuis les incisions sur os, sur pierre, qui, par des procédés de tâtonnements successifs, révèlent la manière primitive dont on tentait la représentation des perceptions visuelles, jusqu'aux traités et manuels de l'époque contemporaine, les moyens par lesquels on apprenait le dessin n'ont jamais manqué. Mais, quelque nombreux qu'ils soient, ces renseignements ne vont pas au delà de formules, de conseils, de tours de main. Ils forment ce qu'on pourrait appeler la pédagogie empirique du dessin, pédagogie susceptible de rendre, cela est indéniable, des services à des spécialistes, mais tout à fait insuffisante pour répondre aux besoins de culture générale dont le dessin doit devenir un des meilleurs instruments.

Le développement vertigineux du machinisme dans les temps modernes, sa pénétration sans cesse accrue dans la vie courante et plus encore dans le domaine familial, oblige l'enseignement

général à se modifier en conséquence. Ce qui était autrefois admissible et suffisant doit évoluer maintenant pour s'adapter aux exigences d'aujourd'hui. L'influence des tendances actuelles sur l'enseignement du dessin à l'école oblige à envisager le dessin autrement qu'à travers l'agrément qu'il donne au dilettante, à l'artiste, ou le service industriel qu'il rend à l'ouvrier. Ce ne sont là que des avantages restreints à un petit nombre et l'on s'explique que le grand public, ne connaissant que ceux-là, soit resté réfractaire à sa généralisation et ait hésité jusqu'ici à la proclamer indispensable pour tous.

Après l'Exposition universelle de Londres, en 1851, le comte de Laborde fit un rapport sur les beaux-arts et leur application à l'industrie. Tout naturellement il fut conduit à aborder la question de l'enseignement universel des éléments du dessin.

Le dessin n'est pas un art, disait-il, le dessin est un genre d'écriture, et avant peu chacun de nous aura un bon ou un mauvais dessin comme on a une bonne ou une mauvaise écriture ; mais il sera honteux de ne pas dessiner ; on en rougira comme aujourd'hui on rougit de ne pas savoir écrire. Et de même qu'écrire, c'est-à-dire tracer sur le papier sa pensée avec de l'encre, ne constitue pas le talent d'écrire, dans le sens d'avoir une pensée élevée ou profonde, exprimée dans un style précis ou coloré, de même aussi dessiner ce qu'on voit, ce qu'on a vu, ne saurait constituer le talent de l'artiste, ni autoriser les prétentions qui en découlent. On tenait en honneur autrefois un homme qui lisait et écrivait correctement ; une place lui était réservée ; bientôt, pour être remplaçant dans l'armée, homme de peine dans la vie civile, il faudra savoir lire, écrire et dessiner.

L'éducation publique et populaire a fait disparaître l'étroite conception de l'art d'écrire et de compter, suffisante autrefois. Aujourd'hui, le plus modeste des citoyens sait que la connaissance de la langue nationale le rend maître d'exprimer toutes les idées qui lui viennent, et, fût-il perdu dans un coin reculé, lui permet de rester en communication libre avec ses semblables. Pour le citadin comme pour le campagnard, pour l'ouvrier de l'usine comme pour l'homme des champs, la langue maternelle ne se rattache plus, comme justification d'usage, à une opération spéciale, industrielle ou commerciale. On apprend sa langue pour savoir parler et écrire en opérant avec les idées fournies

par l'intelligence. Dans la conception toute moderne du dessin, on apprend le dessin pour savoir, pour « graphier » ou tracer, en opérant avec les formes fournies par le monde visible. On pensera par le dessin pour évoquer le monde des formes, comme on pense par sa langue maternelle pour évoquer le monde des idées ; l'un et l'autre de ces deux instruments ayant leur rôle propre, leur champ d'investigation et d'opération distincts.

Un magistrat français, La Chalotais (1701-1785), écrivait cette phrase dans son *Plan d'études pour la jeunesse,* paru en 1783 :

« On ne devrait pas enseigner à lire et à écrire à des gens qui ne doivent apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime. »

Ce point de vue passablement arbitraire a fait place de nos jours à une plus juste conception des choses de l'esprit, toutes les disciplines ayant leur importance plus ou moins grande.

Dans nos pays occidentaux, l'enseignement du dessin a été rendu obligatoire dans presque toutes les écoles, mais dans les programmes scolaires, lire, écrire et calculer sont les seules branches considérées comme principales et éliminatoires.

Or le dessin ne devrait-il pas être considéré comme aussi important que les branches précitées ? Au point de vue du développement général des facultés de l'esprit, le dessin est le principal éducateur de la vue et il peut, plus que tout autre exercice, développer la faculté et la méthode d'observation. Au point de vue de la pédagogie générale, son enseignement, grâce à la forme concrète et attrayante des exercices qu'il entraîne, peut venir puissamment en aide aux autres enseignements.

Percevoir, définir, juger, tels sont les trois degrés progressifs du développement naturel de l'esprit ; le dessin devient donc le pivot sur lequel se meuvent non seulement les arts, mais aussi toutes les industries, toutes les sciences, soit d'une manière absolument directe, soit par l'aide qu'il apporte pour la compréhension de leur étude. Ce n'est pas tout : l'étude du dessin impose à l'esprit un travail d'observation, d'analyse, de compréhension qui épure le goût, développe l'intelligence, élève la pensée et lui fait comprendre ce qui est le bien, ce qui est le vrai, ce qui est le beau.

Un enseignement sous ses diverses formes doit s'enchaîner

de façon logique, avec précision et méthode ; l'esprit soumis à l'œil s'habitue à voir et à raisonner juste. Enfin il répond par sa forme imagée aux éternels pourquoi de l'enfant et ne laisse pas s'implanter dans le jeune cerveau cette indifférence des causes et cette indécision du jugement si pernicieux l'un et l'autre pour la vie de l'adulte.

La pratique du dessin ne contribue pas seulement à relever le niveau matériel de l'individu ; il joue aussi un rôle plus élevé et profondément moral, un puissant rôle éducatif. La culture du goût donne à un arrangement quelconque, qu'il s'agisse du costume ou du mobilier, un cachet particulier qui attire et qui charme. Si l'intérieur a un aspect agréable, les habitants n'iront pas chercher ailleurs des distractions parfois malsaines ; ils se feront un cercle d'amis ayant une culture intellectuelle, un solide fond artistique, s'occupant de dessin, de peinture et de musique. Il y aura là un excellent moyen de resserrer les liens de la famille que les nécessités impérieuses du travail tendent à relâcher, à rompre même dans certains milieux.

C'est faire œuvre de moralisation sociale que d'introduire, si peu que ce soit, l'art au foyer. Former le goût des enfants et particulièrement des jeunes filles est un devoir de l'éducation ; faire aimer le beau et éloigner la laideur, c'est là le rôle éminemment éducatif de l'enseignement du dessin à l'école.

Pour atteindre ce but, il faut donc donner au dessin une plus large place dans l'enseignement, une place de premier rang. Il faut que le dessin devienne une épreuve éliminatoire dans les divers examens au même titre que l'écriture, l'orthographe, le calcul. Et souvenons-nous de la sentence de Goethe : « Nous écrivons trop et ne dessinons pas assez. »

Préparation des maîtres à l'enseignement du dessin.

Le dessin doit-il être enseigné par le maître ordinaire ? Les avis sont partagés, surtout en ce qui concerne les classes supérieures. La plupart des pédagogues estiment que le dessin doit être confié dans les degrés inférieur et moyen au maître ordinaire, à la condition que celui-ci possède les connaissances indispensables.

Or nous croyons que la préparation des maîtres n'est pas toujours suffisante et qu'il y a fort à faire pour que chaque instituteur soit vraiment en possession de sa méthode de dessin.

Dans les programmes de nos écoles normales, le nombre des heures consacrées au dessin n'est pas du tout en rapport avec les exigences de cet enseignement et, surtout, les leçons d'ordre pratique tout à fait insuffisantes, si elles ne sont pas quelquefois reléguées à l'arrière-plan. Il faudrait aussi que l'on fît plus vivement appel à l'individualité des futurs instituteurs.

Si l'on songe aux services journaliers que rendrait le dessin à l'instituteur désireux d'illustrer ses leçons par un croquis rapide, mais qui se sent incapable d'employer un si excellent moyen d'enseignement, on est forcé de convenir qu'une branche aussi importante devrait tenir une plus large place dans le programme de nos sections pédagogiques.

Les modifications apportées aux branches principales de l'enseignement, surtout depuis la création d'écoles dites «actives», sont très appréciables, mais trop timides pour ce qui intéresse particulièrement l'enseignement du dessin. Ce sont des modifications de surface, alors qu'elles devraient toucher au fond du sujet, car elles transforment la base même d'un enseignement qui, pendant nombre d'années, s'était égaré dans des formules conventionnelles.

Pour empêcher que l'élève ne devienne une sorte d'automate, bon à exécuter ce qui lui est dicté dans l'ennui d'une fastidieuse leçon, il faut que le maître fasse non seulement preuve de bonne volonté, mais aussi d'expérience. Il faut qu'un souffle de vie ranime la leçon de dessin, car les enfants aiment à dessiner et ils y prennent intérêt s'ils sentent qu'on fait appel à leurs facultés les plus individuelles et à ce besoin de s'exprimer qui est la marque d'une bonne activité intellectuelle.

Il est donc indispensable que l'instituteur possède une pratique habile, car il ne doit pas arriver que l'esprit, que la volonté soient arrêtés par l'insuffisance de l'œil ou de la main.

Grâce aux nombreux congrès internationaux, dont le premier s'est réuni à Paris en 1900, un progrès, même très grand, a été accompli pour donner à l'enseignement du dessin dans nos établissements d'instruction la place qu'il mérite et encourager

le corps enseignant à se perfectionner dans cette discipline.

Mais nous ne croyons pas marquer de la défiance envers les membres du corps enseignant en exprimant la crainte que le nombre soit encore trop restreint de ceux qui seraient capables de donner des leçons de dessin, de composition décorative, de formation du goût, etc., leçons d'autant plus difficiles qu'elles devraient toujours avoir un grand caractère de simplicité.

Cette crainte provient des critiques que nous font les instituteurs et institutrices, critiques qui seraient peut-être nombreuses et instructives, si l'on pouvait faire une enquête auprès des intéressés. On remarque parfois un manque de goût pour cette branche d'enseignement, un manque de confiance en soi, de l'indifférence quelquefois, mais surtout un manque de connaissances suffisantes dans les divers domaines de l'activité humaine qui ont leur source dans le dessin.

MM. les inspecteurs devraient pouvoir s'entendre avec les professeurs de dessin pour porter des jugements relatifs à l'enseignement du dessin. Et le maître spécial de dessin pourrait jouer le rôle de délégué ou de conseiller, de contrôleur officieux, afin d'imprimer une marche progressive à cet enseignement et d'assurer la diffusion des bonnes méthodes.

A ce premier Congrès international de Paris, en 1900, M. J. J. Pillet (Paris) présenta un rapport sur la « Méthode d'enseignement du dessin aux élèves des écoles normales de France ».

Ce rapport, discuté et accepté par presque tous les représentants étrangers, appliqué dans un certain nombre d'écoles normales de l'Europe, est toujours d'actualité par son esprit et peut toujours être complété quant à la lettre, en tenant compte des exigences actuelles.

Nous ne pourrions mieux faire que de reproduire ici trois des points principaux de ce rapport.

I. *But poursuivi.* — Le but final à atteindre doit être, pour les normaliens, de sortir de l'école avec la préparation complète de leur enseignement futur ; de savoir dessiner correctement tout modèle quelle qu'en soit la nature, et, spécialement pour les institutrices, de savoir composer des dessins applicables aux ouvrages féminins et, par conséquent, de connaître les premiers éléments de la composition décorative.

II. *Pédagogie.* — La pédagogie des écoles normales peut se résumer ainsi : *former des professeurs primaires de dessin.*

On arrive de trois façons différentes aux résultats désirés :

1° Par la leçon de dessin que les normaliens reçoivent à l'école normale du professeur spécial.

2° Par la préparation pédagogique des leçons pour l'école annexe, préparation faite collectivement sous la direction de ce même professeur spécial.

3° Par la leçon primaire que les normaliens font effectivement et à tour de rôle à cette école annexe.

Donnons sur ces trois points quelques détails :

a) *La leçon de dessin.* — La pédagogie n'y est jamais séparée de l'exécution. Il ne suffit pas qu'un dessin soit bien fait pour qu'il ait sa valeur normale ; il faut, en outre, qu'il ait été exécuté en connaissance de cause et qu'il mette en évidence toutes les phases par lesquelles ont dû passer toutes les observations de son auteur. C'est pourquoi, en marge du dessin d'un bon élève d'école normale, on voit de nombreux croquis auxiliaires ; celui-ci donne le géométral simplifié de l'objet à représenter ; celui-là en montre la masse perspective et indique quelquefois par des chiffres les rapports observés pour placer les verticales les plus importantes, la ligne d'horizon, les fuyantes dominantes ; tel autre a pour objet de rappeler un problème perspectif. En un mot, chaque dessin exécuté à l'école normale est une *leçon de leçon.*

b) *La préparation pédagogique.* On veut que le normalien, après trois années d'étude, emporte avec lui, sous forme d'un *carnet pédagogique*, le cours complet de dessin qu'il devra faire plus tard dans l'école primaire qu'il dirigera. C'est pourquoi le professeur de dessin de l'école normale fait aux normaliens des leçons de pédagogie primaire, leçons que les élèves expérimentent au fur et à mesure à l'école annexe.

Mais ce n'est pas tout ; dans quelques écoles normales, les élèves exécutent eux-mêmes les grands modèles muraux nécessaires pour appliquer la première partie du programme. Dans les écoles normales où il existe un enseignement de travail manuel, les élèves réalisent les solides géométriques en carton développé, les modèles plan sur plan, en bois ou en carton découpé, des moulages d'objets, de plantes, etc. Tous ces modèles sont leur

propriété ; ils les suivent dans leurs changements de résidence, et on arrive ainsi à résoudre, presque sans bourse délier, un gros problème budgétaire, celui qui consiste à doter les écoles primaires de modèles nécessaires à l'enseignement du dessin.

On arrive ainsi, dans les écoles primaires pour lesquelles ces mesures ont porté tous leurs fruits, à réaliser un véritable enseignement collectif, bien vivant, bien raisonné, mettant en évidence la valeur personnelle de l'instituteur et, résultat très important, à supprimer pour toujours les modèles imprimés qui, pendant si longtemps, ont régné en maîtres dans les écoles primaires.

c) *La leçon primaire.* — Cette leçon, faite à tour de rôle par les normaliens à l'école annexe, est l'application immédiate et constitue la sanction de la leçon collective de pédagogie dont il vient d'être question. Inutile de dire que cette leçon, quoique se donnant sous les yeux du directeur ou de la directrice de l'école annexe, est cependant dirigée et contrôlée de très près par le professeur de dessin de l'école normale, c'est-à-dire par celui qui est responsable de la pédagogie du dessin dans tout l'établissement.

Voilà les trois points de ce rapport qui nous paraissent être le fondement même de l'enseignement du dessin à l'école normale et dont les conclusions ont été discutées et acceptées par les participants au Congrès de Paris. Ces points ont-ils été ensuite réalisés dans nos principaux établissements d'enseignement primaire ? Oui, en grande partie, croyons-nous, mais dans certaines écoles la question pédagogique, la plus importante à notre point de vue, l'a été d'une manière timide et quelquefois imparfaite.

De ce même rapport, il resterait encore à voir la question de l'emploi du temps consacré aux travaux de dessin et de pédagogie, le dessin appliqué à l'enseignement général, le dessin géométrique, la composition décorative et la couleur.

La curiosité qui pousse les enfants à poser tant de : pourquoi ceci, pourquoi cela, oblige le maître à compléter ses connaissances générales des arts et industries se rapportant au dessin : procédés d'illustration, gravure en creux et en relief, procédés photo-mécaniques, genres et procédés de peinture et de sculptures sur bois, sur pierre, divers procédés de moulages et de fabrication d'objets en pâtes tendres, verrerie, fer forgé, etc.

On conçoit facilement que tous ces travaux de dessin et de pédagogie, théoriquement très simples, exigent dans leur application un effort et une patience extrêmement soutenus.

La surcharge des programmes des divers degrés d'enseignement laisse peu de place au dessin, deux ou trois heures seulement. C'est insuffisant pour enregistrer la somme des connaissances réclamées par les nécessités économiques modernes. Il est donc de toute urgence, pour obtenir dans un temps relativement très court le maximum de résultats, d'avoir un personnel enseignant aussi parfait que possible.

De ce qui précède, nous voudrions retenir un point et le recommander aux membres du corps enseignant qui, trop souvent, sont embarrassés, non seulement devant le choix du sujet à dessiner, mais aussi devant la manière de l'exécuter ou de l'interpréter.

Le carnet pédagogique peut être ce guide-mémoire. Déjà pour les autres branches du programme à enseigner, calcul, orthographe, lecture, etc., l'instituteur ou l'institutrice relève dans un cahier des exemples pris au courant de ses lectures et qui viennent compléter et varier les exemples donnés par les manuels.

Pourquoi n'agirait-on pas de même pour la leçon de dessin ? Ce nouveau réservoir pédagogique pourrait être formé par un fichier, plus pratique que le carnet, pour le classement des nombreux matériaux employés pour le dessin.

L'instituteur n'est pas maître de sa technique, s'il ne possède complètement son métier ; il est arrêté par des difficultés qui l'empêchent d'exprimer ce qu'il veut rendre et est amené à employer des procédés extraordinaires, quand il y a des moyens très simples pour rendre la même chose. Alors le carnet ou fichier pédagogique peut tirer d'embarras le maître et lui permettre de préparer sa leçon, d'exécuter son modèle, de donner l'explication de ce qu'il fait et de varier les exemples.

La composition d'un fichier pourrait être ordonnée de manière suivante :

Géométrie. — 1° Le point.

2° Les lignes : droites et courbes, brisées, sinueuses, — verticales, — horizontales, — obliques, — parallèles, — angles, etc.

3° Surfaces. — Carré, — rectangle, — triangle, — losange, — trapèze, — pentagone, — cercle, — ellipse, — ovale, etc.

4° Volumes. — Cube, — parallélipipède, — pyramide, — cylindre, — cône, etc.

5° Objets se rapportant à chacune des classifications désignées ci-dessus ; exemples :

a) Surface : planche à gâteau, à hacher, ardoise, couverture de livre, placet de tabouret, porte de buffet, assiette, monnaie, disque de signalisation, etc.

b) Volume : plumier, sac d'école, moulin à café, valise, bouteille, malle, maison, brouette, etc.

Pot à lait, cafetière, tambour, seau à charbon, casserole, vase, bouteille, entonnoir, etc.

Balle, fruits, etc.

c) La nature : feuilles, fleurs, fruits, arbres, montagnes, nuages, vagues, maisons, pierres, rochers, animaux, reptiles, poissons, papillons, insectes, etc.

Chacun de ces sujets aura sa fiche particulière ; par exemple, sous : feuille, on classera les variétés non pas au point de vue botanique, mais pour leur forme dominante, leur découpage, leur disposition sur le support naturel.

Ce n'est pas par la recherche outrée des formes rares de la plante que la flore est intéressante ; c'est plutôt par la forme simple et par l'étude sincère qu'on peut en faire qu'elle apparaît belle dans sa structure et dans sa flexibilité.

La couleur ne pourra nulle part être mieux étudiée que sur la plante ; elle permettra d'apprécier la valeur des harmonies colorées qui n'y sont jamais en défaut.

La documentation d'un pareil fichier pourra être fournie non seulement par le relevé en croquis de sujets tirés de l'illustration du livre, de calendriers, de photographies, de cartes postales, mais aussi par les gravures elles-mêmes collées sur un carton. Cette documentation est inépuisable et extraordinairement variée, et pourra être pour le maître un excellent moyen de se renseigner et de faciliter sa tâche, trop souvent encombrée par la multiplicité des travaux scolaires.

Perspective. — On réservera aussi une fiche à cette branche importante de l'enseignement du dessin. L'étude de la perspective, qui cause tant de soucis aux instituteurs, devra, à l'école primaire, être abordée seulement dans le degré supérieur et réduite à ses éléments généraux : horizon, rôle des verticales,

horizontales parallèles à l'horizon et horizontales perpendiculaires à l'horizon, point de fuite principal. Les études de développement des surfaces, de représentation des solides d'après la mesure (dessin géométral) et d'après l'aspect (dessin à vue et perspective d'observation) peuvent être faites sans beaucoup de théorie, d'une façon toute concrète qui les met à portée de l'élève.

L'enfant ne comprend pas les théories abstraites. Il peut réciter les règles théoriques très exactement sans les comprendre. Les ayant apprises, il se croit dispensé d'observer ce qui les lui ferait appliquer. Mal comprises, les théories sont souvent une cause d'erreur ; mieux vaut l'observation seule, elle est moins dangereuse.

Lorsque l'élève aura pris l'habitude d'observer avec soin, il goûtera un plaisir beaucoup plus grand à l'exécution des *dessins de mémoire*. Ce genre de travail devrait être utilisé beaucoup plus souvent dans nos écoles, car il peut rendre service non seulement pendant la leçon de dessin, mais dans toutes les autres leçons, en permettant à l'élève d'illustrer tous ses travaux écrits. N'oublions pas que le dessin de mémoire apprend à simplifier, à élaguer et que, sans lui, il ne saurait y avoir d'individualité dans tous les genres de travaux. En procédant au développement de la mémoire de l'œil, on force l'enfant à analyser ce qu'il voit et ce qu'il fait ; de plus, on lui fournit un bagage de documents qui sera toujours à sa disposition et duquel profitera son originalité. L'enfant qui exerce sa mémoire pittoresque est grandement stimulé à l'étude du dessin par le petit travail fait de souvenir qu'il apporte, tout fier, à la leçon suivante.

Le jeune enfant ne considère tout d'abord le dessin que comme un moyen intuitif et naturel d'exprimer ce qu'il imagine ou de représenter ce qu'il voit ; mais dans cette traduction sommaire et maladroite, le sentiment personnel se révèle déjà et c'est ce sentiment que l'éducation doit cultiver pour aider au développement normal de l'individu.

On compare volontiers l'étude du dessin à celle des langues et l'on dit que, dans l'une comme dans l'autre, la grammaire est indispensable. La comparaison est exacte qu'il est question de la seule langue maternelle et non des langues étrangères. Le dessin est une langue naturelle, plus naturelle même que la langue parlée ; elle est innée, commune à tous les peuples. Il faut

donc l'étudier comme une langue maternelle, c'est-à-dire la pratiquer et ensuite en faire l'analyse grammaticale.

Dans le développement naturel des facultés de l'esprit, la raison est tardive, l'imagination précoce. C'est donc la sensibilité de l'enfant qu'il convient d'intéresser ; on n'est jamais mieux assuré d'y parvenir qu'à l'aide du dessin et de la couleur qui exercent sur l'esprit, par l'entremise des yeux, l'attrait d'une véritable fascination.

On discute encore trop souvent de l'utilité des études de dessin à l'école primaire. N'oublions pas qu'elles sont un élément constitutif de l'éducation générale ; en précisant les notions de formes et de couleurs, elles contribuent à l'acquisition des connaissances utiles.

Futurs ouvriers et futures ouvrières, nos écoliers ont tout avantage à savoir lire et exécuter un dessin, un croquis coté donnant l'indication exacte des mesures et de la physionomie des objets d'usage journalier et réalisables dans les industries mécaniques ou manuelles.

Les études pratiques d'observation et d'interprétation directes sont utiles pour nos garçons et nos filles ; l'habitude de manier des formes, l'obligation d'étudier leurs dimensions exactes et de les connaître sous leurs différents aspects développent l'esprit d'observation, le jugement et la mémoire des formes et des couleurs. C'est partout, en tout, que le dessin agit d'abord : il est le créateur qui donne à la pensée sa forme tangible. C'est pourquoi l'école primaire, qui renferme les germes de toutes les professions, doit mettre le dessin au rang des branches principales de son enseignement.

E. BEYELER.